

## MERCREDIS

### *Devant la fenêtre*

Elles étaient là toutes les deux penchées près de la fenêtre. L'une était ma grand-mère. Elle s'était assoupie dans son fauteuil, la tête appuyée sur le dossier. L'autre trônait seule dans son vase, la corolle inclinée.

Le soleil caressait de ses rayons leurs têtes semblables. Chacune marquée par le temps, chacune rayonnant de luminosité.

La rose avait tourné son pistil vers la fenêtre. Les pétales supérieurs réfléchissaient la lumière formant une couronne blanche au sommet de la fleur, puis en strates régulières, les autres pétales dessinaient le rose de la corolle. Sur la partie inférieure, les sépales crispés et desséchés accrochaient le pédoncule à la fine tige brune.

En jouant avec la teinte sombre du fauteuil, le soleil rendait encore plus blancs les cheveux de ma grand-mère. Dans son sommeil, elle souriait légèrement, le visage détendu, pourtant strié de mille fines rides qui s'accrochaient au pourtour des yeux, descendaient vers les lèvres pour entourer son cou fragile.

L'une comme l'autre témoignait des traces de la vie, l'une comme l'autre témoignait des traces de la beauté.

Dans une vie future, je peindrai cet arrêt sur image. Car aujourd'hui, je voyais bien que la rose n'en avait plus pour très longtemps, quant à ma grand-mère ? Nul ne savait. Elle avait ses hauts, ses bas. Ses bas plus souvent que ses hauts d'ailleurs. C'est pour cette raison que mon père l'avait placée là, dans cette maison. Ça n'avait pas été facile mais maintenant tout le monde était en sécurité. Elle, comme nous.

Je lui rendais régulièrement visite. Le plaisir était réciproque. Elle m'avait raconté avec moult détails comment elle était devenue secrétaire et son apprentissage avec les machines à écrire à rubans ou à boules. Ses fiançailles, son mariage et surtout la guerre d'Algérie. Elle avait tellement eu peur de perdre son mari quand elle attendait mon père. Tout cela tournait en boucle dans sa tête. C'est pour cela qu'elle ne voulait plus regarder la télé. Elle préférait rester là, assise sur son fauteuil devant sa fenêtre à regarder la pelouse bien taillée et les quelques oiseaux qui voletaient autour des parterres de fleurs.

En tant que futur artiste peintre, je savais qu'elle appréciait mes peintures. C'est pourquoi, à chaque fois que je venais, je lui confectionnais une carte de vœux qu'elle donnait pour les fêtes d'anniversaire organisées dans la résidence. À cette occasion, elle me glissait un petit billet. Il n'y a pas de petites économies, surtout pour un futur artiste.

Elle m'avait entendu entrer dans sa chambre, elle m'avait regardée, l'air soupçonneux.  
« Encore toi, si c'est pour me soutirer de l'argent encore une fois, tu peux rentrer chez toi !  
Et puis, va donc jeter cette rose, tu vois bien qu'elle est fanée ! ».

C'est compliqué parfois les personnes âgées !\*

*(Légèrement fredonnée)*

*\*On est bien peu de chose / Et mon amie la rose / Me l'a dit ce matin\**

*La lune cette nuit*

*A veillé mon amie*

*Moi en rêve j'ai vu*

*Éblouissante et nue*

*Son âme qui dansait*

*Bien au-delà des nues*

*Et qui me souriait*

*On est bien peu de chose / Et mon amie la rose / Me l'a dit ce matin \**

*\*Texte tiré de « Mon amie la rose », chanté par Françoise Hardy.*

*Paroliers : Jacques Lacome D Estalenx / Cecile Caulier*

Danièle

## *Les convives*

Les convives passèrent à table, les cristaux chatoyaient, l'argenterie renvoyait discrètement la lumière des lustres. Des plats raffinés et des grands crus se succédaient. Les participants à ces repas gastronomiques aimaient ces retrouvailles mensuelles. Tous épicuriens, ils prenaient plaisir à dissenter sur les plats qu'ils dégustaient comme de vrais critiques culinaires. Les saveurs en bouche et la texture des mets étaient analysées, adjectifs, verbes, couleurs, textures se bouscuaient autour de la table. Doucement le ton est monté, chacun défendant son point de vue. Soudain, un bras au geste théâtral vint heurter un verre de Gevrey Chambertin, sous le choc, ce dernier se coucha et son contenu, après avoir maculé la nappe, s'écoula goutte à goutte sur la robe de la maîtresse de maison, catastrophée au vu du liquide rouge rubis qui maculait inexorablement sa robe de soie blanche.

Sa voisine de droite se leva rapidement et demanda qu'on lui passe la salière, le sel ayant le pouvoir d'absorber le vin. Une ancienne méthode qu'elle déclare très efficace. Si certains abondent dans son sens, ce n'est pas le cas de tout le monde. Les uns font remarquer que la soie ne résistera peut-être pas à ce traitement de choc. D'autres prétendent qu'il restera une auréole indélébile. Juliette suspend son geste et commence à douter, pourtant c'est bien ce que faisaient sa mère et sa grand-mère, elle revoit les petits

dômes de sel sur la nappe blanche du dimanche, légèrement rosis comme le Mont Blanc au lever du soleil. Mais pourquoi maintenant penser à la montagne ? Oui, elle se souvient, elle ne voulait pas venir, elle espérait partir pour ce long week-end à Megève mais Pierre n'avait pas voulu, il tenait à être là, la présence du Baron de Rotschild était pressentie. Il devait être visible, si possible se rendre indispensable, cela devrait le mettre en bonne place pour l'avenir. Sa carrière se jouait sur un dîner. Elle était lasse de ces compromissions, de plus, elle se sentait ridicule, geste suspendu avec la salière en main, elle doutait et se trouvait lamentable.

Soudain, Marie-Chantal, sur un ton péremptoire, déclare que c'est une hérésie et que la meilleure solution est de mettre du vin blanc et ensuite de laver la robe. Le vin blanc absorbera et digèrera le vin rouge, ensuite il conviendra de laver la robe à la machine. L'hôtesse fit remarquer que sa robe était en soie et ne supporterait pas le lave-linge.

- Chère amie, en êtes-vous certaine, un lavage à froid ne devrait pas compromettre la pérennité de votre vêtement, qui sera de toute façon moins en danger qu'avec le sel qui fragiliserait très certainement le tissu.

Marie-Chantal, avec un ton compatissant, tentait par tous les moyens de convaincre Charlotte que la solution qu'elle proposait était la meilleure, tout en jetant un regard furtif vers son mari en grande discussion avec le Baron. Afficher sa compétence était pour elle une façon de soutenir son mari, lui également se devait d'attirer et impressionner le Baron de Rotschild.

Ainsi en est-il dans ces milieux, tous les moyens sont bons pour se faire remarquer afin de grimper les échelons du réseau. Ces dames, à l'instar des femmes de militaires, travaillent pour les galons de leur mari.

Sylviane

## *La dernière carte, une enquête du Lieutenant Bergolin*

*Le bureau du Lieutenant, 10h03*

« Le 8 septembre au petit matin, Marielle De Lèbre propose à son compagnon Jacques Loupoux d'aller cueillir des champignons. Celui-ci refuse et elle part seule dans le secteur de la ferme abandonnée du Péridas. En début de soirée, inquiet de ne pas la voir revenir, Jacques Loupoux prévient la gendarmerie. La voiture est retrouvée à l'entrée du chemin de randonnée menant à la ferme. Au cours d'une battue, le corps de la jeune femme est localisé dans des fourrés. L'autopsie conclura à une hémorragie cérébrale consécutive à un choc violent à la tête. Au cours de son audition, Jacques Loupoux affirme n'avoir eu aucune dispute récente avec sa partenaire, chose confirmée par les amies de Marielle De Lèbre. Trois individus ont été aperçus à proximité du lieu du meurtre. D'abord, René Champino. Pilote de chasse en permission, il s'exerçait au tir dans un terrain de jeu désaffecté au nord de la ferme. Peu avant midi, il déclare avoir entendu des bruits venant du bois, sans avoir pu distinguer une silhouette, suite à quoi il a arrêté les tirs. Ensuite, Alice Lamén. Bergère, elle menait un troupeau d'une cinquantaine de moutons jusqu'à l'est du grand champ à cause de la sécheresse qui avait rendu la nourriture peu

abondante. Elle a décrit une femme correspondant en tout point à la description de Marielle De Lèbre qu'elle aurait croisée et saluée depuis la ruine principale. Enfin, Philippe Roussane. Il randonnait ce jour-là et assure n'avoir pas vu Marielle De Lèbre. La seule chose étrange qui lui soit arrivé a été de trouver par terre un petit moulin à poivre. En dehors de ces personnes, rien. Sur les lieux ou sur le corps, rien. Il ne me reste plus qu'une seule carte. »

*Le bureau du Lieutenant, 17h48*

« Je vous ai convoqués car vous êtes les quatre dernières personnes à avoir vu ou pu voir Marielle De Lèbre, ce qui fait de vous les quatre principaux suspects dans ce meurtre. Je viens de passer huit mois de ma vie à piétiner sur cette enquête, chose qui m'a valu les remontrances de ma hiérarchie et les moqueries de mes collègues. Je suis un homme susceptible, voyez-vous, c'est pourquoi j'ai décidé d'y mettre un terme. Ce soir, l'un d'entre vous dormira en prison. »

Les suspects échangèrent des regards paniqués. Le Lieutenant Bergolin était-il devenu fou au point d'enfermer un innocent ?

« Je vais vous montrer une photographie aérienne du secteur de la ferme abandonnée du Péridas. Vous allez chacun votre tour me décrire ce que vous voyez, ce que vous connaissez et ce que vous imaginez. Sur vos mots, je déciderai si vous mentez ou non.

— Etes-vous mentaliste ? demanda Philippe Roussane.

— Absolument pas, riposta le Lieutenant Bergolin.

— Alors, vous ne pouvez pas faire ça, c'est de l'abus de pouvoir ! Je suis innocent moi !

— M'en fous, ça m'empêchera pas de dormir ! »

Cette fois, les suspects en étaient persuadés. L'enquête avait réellement affecté le Lieutenant Bergolin au point de lui faire perdre la tête.

« Commençons avec vous, René Champino. Reconnaissez-vous le secteur ?

— Bien entendu, je suis pilote de chasse. J'ai l'habitude de voir les choses depuis là-haut. Vous savez aussi bien que moi que tout pilote se doit d'avoir un oeil de lynx. Je reconnais le terrain où je m'entraînais. La ferme est plus au sud, à l'est des petits étangs, à environ deux cent mètres. Il y a une grosse forêt qui sépare les deux zones. Il me semblerait très étonnant que Marielle De Lèbre ait traversé seule cette étendue.

— Et pourquoi donc ? La connaissiez-vous pour affirmer ça ? demanda le Lieutenant Bergolin.

— Cette forêt est lugubre et c'est une femme. Deux raisons en elles-mêmes suffisantes et qui, prises ensemble, ne laissent aucune place au doute.

Jacques Loupoux et Philippe Roussane pouffèrent mécaniquement, ce qui leur valut un regard noir de la part d'Alice Lamén. Le veuf se figea immédiatement.

« Et vous, Alice Lamén, que voyez-vous ?

— Un dinosaure. »

Les suspects éclatèrent de rire, ce qui amplifia l'exaspération du Lieutenant.

« Soyez sérieuse !

— Je le suis. Vous m'avez demandé ce que je voyais, eh bien je vois un dinosaure. Tous ces champs paraissent dessiner un tyrannosaure.  
— Vous voulez que je vous passe les menottes tout de suite ?  
— Je ne me moque pas de vous. J'ai une vue basse, alors je ne vois presque rien et mon imagination prend le relais.  
— Mettez vos lunettes.  
— Je n'en ai pas. Pour garder des bêtes, ça ne sert à rien. Et puis, le monde est bien plus beau depuis que je vois flou. »

Le Lieutenant souffla pour montrer son agacement. Si elle était innocente, il était clair que son attitude ne lui facilitait pas le travail.

« Philippe Roussane, à vous. Je vous conseille d'être plus explicite.  
— Je... Je vois des arbres.  
— C'est tout ?  
— Je... Je vois aussi des champs.  
— Vous vous fichez de moi vous aussi ?  
— Non, non, je vous promets. »

Philippe Roussane sentit une goutte de transpiration perler à son front. Après sa question qui avait froissé d'entrée de jeu le Lieutenant Bergolin, il s'était mit à avoir peur.

« Reconnaissez-vous la ferme ?  
— Oui, je crois. Sur la carte, elle est au centre, un peu à droite.  
— Vous vous en êtes approché lors de votre balade ?  
— Oui, c'est une jolie ruine, à une cinquantaine de mètres du chemin, avec une lucarne très photogénique. C'est là que j'ai trouvé le moulin à poivre, au sol.  
— Vous y êtes attaché à ce moulin à poivre. Vous en parlez à chaque fois.  
— Oui, c'est intrigant, n'est-ce pas ? »

Le Lieutenant replia la carte pour la ranger.

« Et vous ne m'interrogez pas ? demanda Jacques Loupaux.  
— Ce n'est pas utile. Tout est maintenant très clair pour moi. J'ai bien peur d'avoir fait une erreur quand je vous ai annoncé que l'un d'entre vous dormirait en prison. »

Tous parurent rassurés en entendant ses paroles.

« Ce n'est pas un, mais deux d'entre vous qui ne rentrerez pas ce soir, annonça-t-il avec aplomb. »

Geoffroy

# Autoportrait d'un joueur

Il est cinq heures du matin. La porte s'est refermée sur mes amis - ou plutôt sur mes adversaires. Je reste seul dans mon salon enfumé au milieu d'un capharnaüm de verres, de bouteilles vides, de canettes de bières écrasées. Il commence à faire jour. J'ai passé toute ma nuit à jouer au poker. Et j'ai perdu. Exaltation, découragement, espoir, entrecrocs de sensations intenses sous le masque d'indifférence et finalement, j'ai perdu. J'ai même perdu une belle somme. Restent le silence, la fatigue, un goût âcre dans la bouche à remâcher mes erreurs de jeu.

Je m'assieds devant la table encombrée recouverte d'une nappe tachée et noircie par le charbon d'une allumette brûlée. Une tasse est encore pleine du café qu'on a oublié de boire et le cercle sombre tracé sur ses bords montre qu'il attend là depuis longtemps. À ses côtés, un petit verre empli de cognac à la couleur pourtant réjouissante ne peut plus guère me remonter le moral. En équilibre sur son bord, je place un domino : il tient, j'ai encore le geste sûr et je ne tremble pas. Dans la soucoupe, je rajoute quelques dés, offrande aux dieux, si les dieux sont toujours des enfants qui jouent aux dés, s'ils n'ont pas déserté les cieux, et ne se sont pas désintéressés de nous, humains, nous abandonnant le monopole du jeu, le plaisir de gagner, la fourberie de la triche et la maîtrise de nos vies. Pour contrebalancer ce pouvoir, je rajoute avec précaution une pincée de pions de couleur : voilà qui équilibrera le sentiment de puissance du lanceur de dés qui joue sa vie. Car nous sommes des pions évoluant sur des échiquiers superposés à l'infini dont nous ne pouvons avoir de représentation sinon à l'échelle microscopique ici et maintenant. J'installe le cheval noir qui observe le plateau, le cheval, avec sa trajectoire bizarre, erratique et piègeuse, pièce maîtresse d'un jeu au nom implacable : échecs. Enfin, je place les cartes, mes amies damnées, délicatement pour qu'elles ne compromettent pas ce jeu de mikado un peu spécial. D'abord l'as de cœur, carte forte, signe d'harmonie, de projets, de créativité que j'appuie sur le bord de la tasse. J'en installe encore deux autres prises au hasard qui ne montrent que leur dos coloré. Celles-là sont l'inconnu donc l'espoir, celles qui donneront une belle combinaison gagnante. Peut-être... Je contemple mon œuvre, ma petite performance personnelle, un chaos en équilibre.

Je pense mon arrangement achevé. Il me reste à retourner les deux cartes mystères. La première est un as de trèfle. Une paire d'as ! C'est une chance ! J'attends un peu pour savourer le moment avant de dévoiler la seconde. As de carreau ! J'ai un brelan d'as ! C'est incroyable ! Je digère mon plaisir. Les trois as trônent là, pavoisant au milieu de mon arrangement. Dans le blanc éclatant de la carte, leurs formes rouges et noires, vives et tranchantes me fixent avec complicité. J'ai triché, évidemment ! L'illusion est une création libre. Si le jeu est ma vie, si ma vie est un jeu, feignons au moins d'en être le Maître.

Marie-Lyse

# Dis Papy !

Le vieil homme entre dans le salon que sa petite fille a investi. Les deux portes du meuble sur lequel est posé un téléviseur sont béantes. Poussée par la curiosité, la fillette en a sorti les jeux de société qui gisent sur le tapis de la pièce. Attirée par le bruit des pantoufles qui glissent sur le parquet, la gamine tourne la tête vers son aïeul et lui décoche un large sourire de bienvenue. Il était venu chercher une bise mais il sent qu'il va devoir aider à ranger le bazar que sa petite préférée a fait, avant d'avoir sa récompense. Il ne se sent pas le courage de gronder et c'est au prix d'un effort qui lui est devenu surhumain, qu'il se met à genoux à côté de celle qu'il y a, à peine une demi décennie, venait de s'annoncer dans sa vie.

« Tu es bien curieuse, ma chérie, c'est bien ! Mais sais-tu que dans ta vie, il y aura toujours des endroits qui te seront interdits comme ce meuble de télévision par exemple ? ».

Interloquée, la gamine reste bouche bée un petit moment. Le grand-père pense avoir fait mouche, et espère qu'elle a compris la leçon. Mais c'est sans compter sur l'audace qui se développe dans le jeune cerveau qui se cache sous une belle chevelure blonde bouclée.

« Dis Papy, c'est quoi la vie ? »

Le vieil homme sent les années peser sur ses épaules. Il s'attendait à tout mais pas à cette question. Pourquoi ne lui a-t-elle pas demandé son goûter, un morceau de chocolat, un bonbon ? Mais pourquoi diable n'a-t-elle pas demandé d'allumer le téléviseur afin d'y voir un dessin animé ? Il laisse du temps au temps espérant qu'elle va passer à autre chose. L'espoir est vite anéanti par la question qui est prononcée encore avec plus d'insistance.

« Dis Papy, c'est quoi la vie ? »

Las, la main noueuse, ornée de tâches de vieillesse, ramasse une pièce en bois représentant un personnage couronné.

« La vie, c'est comme un jeu d'échecs. Tu avances tes pions. Les autres avancent les leurs. A la fin, un de tes pions peut rester seul sur l'échiquier et il se met à regretter la défunte concurrence ».

Entre les doigts tordus par l'arthrose glissent des cartes qui se mettent en éventail.

« Dans la vie tu reçois des cartes. Ce sont les tiennes. Elles sont bonnes, elles sont mauvaises. Qu'importe, à toi de savoir les jouer correctement. Et dis-toi que l'AS n'a pas la même valeur selon que tu joues à la bataille ou à la belote ».

Au moment de ranger les petits dés de couleur avec les petits chevaux, il lance :

« Et puis dans la vie quand les dés sont jetés, ils sont jetés. Il n'est plus temps pour les regrets. Que tu aies lancé les dés violemment ou alors que tu les aies posés mollement de sorte que la face visible reste coincée sur le plus petit nombre de points. Que tu aies eu de

la chance ou tu n'en aies pas eu, à toi maintenant de faire le bon choix avant le prochain lancer de dés ».

En subtilisant les allumettes des mains de la petite imprudente, l'ancien lui donne ce conseil :

« Dans ta vie ne grille pas toutes tes allumettes en un instant. Gardes-en pour lorsque le froid te pincera les doigts ».

C'est en fixant la tasse dans laquelle un marc de café refroidi qu'il marmonne entre ses fines lèvres :

« Tu en rencontreras dans ta vie des diseuses de bonne aventure. Ne te laisse pas abuser. Ne fais confiance qu'à tes capacités notamment lorsqu'il te faudra choisir l'âme sœur qui te ressemblera et fera équipe avec toi comme le double cinq du jeu de domino. Dans ta vie, oublie les absinthes ou autres substances qui sont là pour te faire oublier ce que tu es. Dis-toi que si tu n'es qu'un pion pour certains, tu peux être un AS pour d'autres. Tu peux être aussi le cavalier, le roi ou la reine du jeu d'échecs ».

Le vieil homme embrasse sa petite fille et se lève péniblement. Sans dire un mot, il retourne à la cuisine préparer un bol de chocolat, seule chaleur qu'il peut lui offrir. Il ne lui dira pas que dans son linceul, il ne pourra pas fermer les yeux sereinement à cause de la honte de lui léguer ce monde dans lequel tout est combat.

Alain

## *Images mobiles*

Que peut voir un œil non averti, un œil qui ne serait pas de lynx dans cette photo proposée à son expertise ?

Une vue basse s'attache aux formes, aux détails : différentes surfaces aquatiques se côtoient pour perler ou s'agglomérer...

Vient alors une remémoration des cours de physique en laboratoire et des formes mouvantes que l'on pouvait observer, élève, penché(e) au-dessus d'un microscope.

Un autre monde, insoupçonné se découvrirait alors, peuplé de fantasmagories !

Il voit d'abord une forme se découper, un profil équin...

De l'animal, il ne perçoit que le buste et les pattes avant, comme si la pauvre bête était prise dans de la vase et rendue incapable de se mouvoir, immobilisée à jamais...

De là, l'imagination s'emballe ; s'ouvre une lucarne vers un autre univers, et du monde minuscule, l'œil passe à celui de considérations globales et existentielles : il reconnaît à présent une mappemonde avec ses pays, ses continents. Et l'élément liquide mélangé

aux terres entrevues amène son esprit à s'inquiéter pour la destinée de la Terre et de ses transformations dues aux changements climatiques !

C'est un paysage tout autre qui apparaît alors : celui de glaces fondant et d'un univers mouvant, liquide et instable ; le cheval entravé peut être le symbole des êtres vivants submergés par des bouleversements écologiques qui vont les paralyser inéluctablement.

Et telle la situation anxiogène si bien décrite dans le film *Antichrist* où la nature et les êtres qui l'habitent se préparent à une angoissante fin du monde inéluctable, l'oeil vagabond fataliste se figure un monde de métamorphoses, instable et inquiétant, dont l'être humain serait, témoin impuissant, à la fois la cause et la victime !

Marielle

Un jour les anges en auront marre. Ils auront envie de retourner vers leur pays d'origine. Ils s'envoleront comme des oiseaux. Comme des oiseaux blessés, ils le feront les bras tendus, les ailes libérées de leur soutien aux hommes, de la lourdeur du monde des hommes où personne ne faisait attention à eux. Ils seront déçus d'avoir été rejetés et ignorés. Leur mission aura été vaine, piétinée et ignorée. Ils prendront leur manteau de coton blanc pour aller vers le pays des sages et des gentils où il règne une paix constante. Cette paix ne rimera plus avec ennui et désœuvrement. Ils mettront leurs chaussures de corail et leurs vêtements de couleurs. Ils choisiront chacun une étoile. Ils se mettront sur l'astre à l'endroit qui leur fera plaisir pour pouvoir entendre la musique du ciel et de l'au-delà. Ils écouteront les chansons des fées. Elles laisseront tomber de petits bouts de coton comme de la neige pour les occuper à regarder les flocons et à les classer selon leur couleur et leur poids. Elles enregistreront cette caractéristique dans le grand registre des Anges. Tous en accord avec la règle du Grand Ange, ils danseront et chanteront pour que le ciel demeure et tant pis pour les humains qui n'aiment pas la lumière des grands prés et encore moins les aurores boréales. Ils se promèneront sur la voûte céleste, diront bonjour aux constellations. Plus jamais ils n'auront envie de redescendre sur terre. Les humains lorsqu'ils se seront entre déchirés ou presque regarderont vers les nuages et regretteront d'avoir ignoré les anges. Mais les anges seront loin au-delà des nuages, au-delà du ciel, au-delà des mondes connus par les humains.

Anne D.

Des signaux lumineux clignotent en mon for intérieur. Je me sens dépassé. Des sensations perturbantes agitent mes pensées. J'en perds le contrôle sous l'influence d'émotions dont je ne discerne pas l'origine. Ma raison livrée à elle-même part à sa recherche. Je dérive, ballotté au milieu d'un flot enfiévré d'images envoutantes. Me voilà soudain au milieu d'un liquide visqueux dans lequel je me débats pour ne pas être englouti. Jouet des éléments matériels, mon corps perd de sa densité, malgré mes efforts, il dérive. Au loin, la majestueuse silhouette d'une falaise m'apparaît. Je ne sais comment, je parviens jusqu'au rivage. Des galets brillants forment un tapis instable sur lequel j'avance, je vacille. Alourdi par une sirupeuse matière, suintant de tout mon corps, je m'affale. Me reposer. Pas le temps d'apprécier, les à-pics s'affaissent. Une rumeur presque inaudible, me parvient. J'écoute, j'hésite, je doute. Le temps s'écoule, je ne peux rester figé dans l'attente d'une hypothétique compréhension. Se remettre en mouvement, retrouver l'insouciant audace, se projeter dans le moment suivant. Malheureusement, physique et esprit se trouvent prisonniers dans l'instant présent. La rumeur persiste, le ton monte. Je m'élève, je lévite puis poussé par un vent léger, je plane lentement en direction de cette nouvelle singularité. M'y voilà. Une foule innombrable, statique, occupe tout l'espace disponible, elle émet une inquiétante mélodie. Je la domine. Toutes les personnes me tournent le dos, le regard focalisé vers un point lointain, indiscernable. Je me pose en douceur, me fonds dans la masse. Je progresse difficilement, jusqu'à parvenir à un tel sentiment incompréhensible de panique que je me fige tel une statue de marbre. Des bras s'animent, des mains m'empoignent, me soulèvent, me portent. Je passe au-dessus des têtes. Je distingue enfin le sujet de toute leur attention. Un orateur, ses lèvres bougent mais aucun son ne me parvient. Ma translation cesse. Mes oreilles s'équipent d'un casque.

Un discours m'envahit. Susurré, un flux de mots incompréhensibles s'insinue, imprègne l'incompréhensible et imprévisible organe. Il l'enveloppe insidieusement, j'en perds la maîtrise. Je me contorsionne pour me libérer de cette tentative d'emprise. Fragile mais pas faible, je me dégage. Je fuse vers le discoureur, source de mes tourments. Et là, l'incroyable se produit, je deviens lui. Enfin pouvoir leur parler, mais lorsque je veux commencer mon élocution, mes lèvres restent fermées, aucune parole ne peut sortir de ma bouche. Par contre, mes pulsations deviennent audibles, s'accélèrent, elles résonnent dans toute cette immensité, elles submergent la monotone plainte. Elles la déstabilisent. Alors chaque personne se dissocie de son voisin, de sa voisine. Toutes et tous se contorsionnent. L'harmonie perd de sa cohérence, l'uniformité se désagrège. Des têtes commencent à tourner dans tous les sens. Des corps se cyanosent lentement, puis s'effondrent. Pensant jouer le rôle d'un libérateur, me voilà dans la peau d'un bourreau. Cette humanité que j'aime tant, je l'anéantis. Je désespère... je ne maîtrise plus rien. Soudain, une main armée s'oriente vers moi, une détonation claque, puis une deuxième, je m'écroule....

Propulsé hors de ce songe surréaliste, mon corps tremble de cette douleur faussement subie. Où suis-je ? Tous ces appareils qui m'entourent, me rappellent à cette réalité porteuse d'inquiétude. Ce matin, opération du cœur, espérons qu'elle aura une fin moins funeste.

Jean-Christophe

Anna.

C'est le matin, l'iode s'infiltré dans mes narines, les rideaux ondulent doucement sous la brise estivale. Un rayon m'éclabousse. Je me lève, nue, et je m'approche du balcon. La mer s'étend à perte de vue et je me laisse porter par la lumière et la beauté. J'oublie un instant ma maladie et la paix gagne mon cœur. J'ai trente ans et je vais mourir. Il y a quelques mois, cette phrase me torturait, mais, aujourd'hui, je l'accepte. Je m'aperçois que la vie reste ce qu'elle est. Elle n'est pas moins belle, moins splendide. Au contraire, ce temps qu'il me reste devient un joyau à façonner, une quintessence à éterniser. Je m'abandonne à la lumière. J'ose le courage de la faiblesse. J'aperçois mon reflet dans la vitre : mes bras atrophiés, mon visage émacié, mon crâne lisse et imberbe. Je décide dans un élan décisif que tout cela m'appartient et je l'épouse. J'ai soif de vivre, d'être. Une audace d'exister s'empare de moi et comme une Ella Maillart aux pieds ailés, je pars respirer l'air des ailleurs et au-delà.

Luc

Elle me regarde. Je vis en elle. Son amour me traverse. Elle me demande de promettre le bonheur. J'esquive. L'amour est libre me dit-elle en désignant une mouette en train de planer dans l'immensité du ciel. Les voiles roses de sa robe dansent au soleil. Elle tournoie et se jette à l'eau. J'ai peur. Son rire résonne. Je sens un sourire naître à la commissure de mes lèvres. Je me jette à mon tour à l'eau et je me laisse aller, porter par les vagues. Sa main épouse la mienne. Je dis oui. Je promets d'incarner à travers mes actes la poussière de diamant qu'elle fut.

Anna

Le rideau laisse passer les dernières gerbes d'or de l'été, empreintes de l'évanescence de la beauté.

Sur ma table de chevet, une rose éternelle me fait un clin d'œil. Depuis quelques jours, j'ai besoin de moments de solitude. J'aime la vie à en mourir. Je suis dans un état étrange, comme si mes doigts jouaient déjà de la musique sur les cordes arc-en ciel de l'éternité. Je ressens une paix insondable par rapport aux êtres et aux choses. Un voile se lève doucement et des couleurs nouvelles se révèlent à moi, qui échappent à mon entourage. J'aimerais partager avec eux ces paysages intérieurs mais ils ne comprendraient pas. J'ai besoin de ce cœur à cœur avec l'univers, j'ai besoin de m'abandonner. C'est comme si des coffres remplis de saphirs, brillants des secrets de l'envers des choses se présentaient à moi sans que je ne les désire. Je les accueille avec une liberté des origines, détachée du vouloir et du pouvoir. Dans mon cheminement, au détour d'un chemin, j'ai découvert la foi.

Je crois en un amour qui embrase tout, qui donne sens à tout et dans lequel je suis une goutte d'eau amoureuse de l'océan. Certains l'appellent Dieu, d'autres Allah, d'autres Adonaï, d'autres tentent de l'approcher par la voie dessinée par Bouddha, d'autres simplement en étant humains jusqu'au bout.

Je crois que la vie - l'éblouissement de l'amour, la candeur de l'enfance, l'insolence de la beauté, les vibrations de la joie - ne passent pas. Je crois que tout cela trouve son apothéose sur le visage d'un Autre qui me révélera à moi-même. Luc entre, il s'approche et m'embrasse le front d'un baiser qui ne passera pas.

Luc

Tout est de marbre aujourd'hui : mon cœur, l'horizon, la plaque blanche sur laquelle s'entrelacent les lettres d'or de mon amour. Je dépose un petit sapin amoureuxment décoré au pied du poème écrit sur la pierre :

« Mon cœur veille,

En secret, l'universel battement joue une musique venue des premiers matins du monde. La vie l'embrasse ardemment, elle le sacre roi, un matin de printemps dans la cathédrale tissée de verdure d'un ailleurs sublime. Consumé d'infini, jamais il ne meurt. Ne l'entendez-vous pas, mes amours ? ».

Elle n'était pas ici, sous la terre endormie. Elle riait dans l'éclat argenté de la neige, elle chantait dans les yeux émerveillés des tout petits, elle marchait sur les sentiers de mon cœur, semant au passage les fleurs de l'espérance. J'ai confiance et je le sais, demain, tout ira bien.

Gellir

## Accident dans la nuit

Cela faisait des heures qu'il roulait sur cette petite route déserte, en lutte contre les éléments. Il pestait contre les embardées provoquées par les bourrasques de vent. Il pestait contre le ciel d'où semblait s'abattre un véritable déluge. Mais les dieux paraissaient décidés à se jouer de lui, tel un bourreau s'amusant de sa victime. Soudain, il sentit comme un flottement, la voiture dérapait en aquaplaning dans la nuit noire. L'homme s'agrippa à son volant, essayant de redresser sa trajectoire et de percer le rideau de pluie qui tombait en trombe d'eau sur le pare-brise, rendant la visibilité quasiment nulle, malgré l'essuie-glace qui balayait la vitre à toute vitesse. Le véhicule arrêta brusquement sa course, l'avant plongé dans le fossé et l'arrière soulevé dans les airs, les deux roues tournant à vide. Le moteur avait calé et un silence macabre s'était abattu dans l'habitacle. Le conducteur, prostré, tel une statue de marbre, essayait de rassembler ses esprits. Il n'osait se tourner vers sa femme à ses côtés qui ne donnait aucun signe de vie. Il prit conscience de la pluie qui martelait furieusement le toit et l'essuie-glace qui continuait son rythme endiablé. Il l'appela, puis, il cria son prénom, en vain. Lentement, il tourna son regard vers le côté passager et il sentit aussitôt son cœur battre dans sa poitrine. Il ressentait les pulsations violentes jusque dans ses tempes. La jeune femme ne bougeait pas. Sa tête reposait sur le côté. Comme un automate, il souleva une main tremblante pour allumer le plafonnier et s'aperçut avec épouvante que son visage était cyanosé. Vite, appeler les secours. Son portable, où était son portable ? Les pensées se bousculaient dans sa tête. « Il faut que tu restes calme ». Son portable était dans sa poche. À nouveau, il paniqua. « Avec ma chance, il n'y aura pas de réseau dans cette campagne perdue ». Il réussit à composer le numéro. Maintenant, il regardait fixement son épouse qui ne lui avait jamais semblé aussi fragile. La personne au bout du fil posait des questions, des tas de questions. Il savait maintenant qu'ils avaient envoyé une ambulance qui ne devrait plus tarder. Sa voix devenait pâteuse, il ne savait pas pourquoi, mais il avait envie de dormir, il se sentait partir dans un univers cotonneux.

« À quoi bon, les secours vont arriver, pourquoi ne pas se reposer maintenant ? »

Mais son interlocuteur continuait à lui parler, sa voix se faisait insistante, brutale.

« Surtout, ne vous endormez-pas, monsieur ! » Il luttait encore mollement. Il se dit que

cette personne avait une bien curieuse façon de lui parler et ne manquait vraiment pas d'audace. Dans un brouillard, il aperçut des lumières bleues clignoter dans l'obscurité. Une sirène parvenait avec peine à ses oreilles. Déjà, des hommes en blanc se précipitaient et tentaient d'ouvrir les portières. Il y eut beaucoup d'agitation et il se rendit compte qu'il était maintenant dans l'ambulance avec sa femme. Un médecin-urgentiste était à son chevet : « Votre femme est hors de danger, mais vous, vous nous avez fait vraiment peur, nous avons bien cru que nous allions vous perdre ! »

Jocelyne

Il est tôt ce matin, le soleil levant apparaît dans une aube laiteuse au-dessus des immeubles blêmes de la cité, les rues sont encore vides et seul les feux tricolores, à l'orange vif, clignotent à l'unisson comme une multitude de battements de vies en éveil. Les vitrines défilent, flanquées d'énormes placards publicitaires annonçant déjà les prochaines soldes avec leurs sempiternelles réductions, mais je reste de marbre devant cet étalage consumériste. Aujourd'hui, j'ai rendez-vous pour une mammographie. J'arrive au cabinet et je me présente à l'accueil sous le regard indifférent de la secrétaire, je tente audacieusement une plaisanterie, injustement récompensée par un bref haussement de sourcil. Tant pis ! Je me dirige vers la salle d'attente, je suis la deuxième dans la file, quelle chance, l'attente ne sera pas trop longue. Je feuillette distraitemment les revues soigneusement étalées en éventail sur la table en verre, ce sont des magazines people, comme si en ces lieux, légèreté et futilité étaient de mise pour déjouer anxiété et nervosité. Un long bac orné d'orchidées artificielles aux veinures cyanosées a été placé devant le bureau de l'assistante pour éviter, je suppose, les coups d'œil indiscrets sur les dossiers. Mon regard se fixe constamment sur la pendule fixée au mur devant moi, comme si ma seule volonté pouvait accélérer le temps. Voilà mon tour qui arrive, l'infirmière, charmante et souriante, me dirige vers la cabine numéro 2, me demande d'enlever le haut et d'attendre qu'elle revienne me chercher, j'ai l'habitude, ce n'est pas la première fois, mais peine perdue ! Dans cette minuscule cabine, à demi nue, je me sens complètement vulnérable ! Mon cœur bat si vite que je ressens chaque pulsation dans mon corps. J'ai beau m'astreindre à respirer calmement et profondément, je suis à la merci de cette vague palpitante. Ce n'est pas fini, l'infirmière revient et commence les radios, clic clac. Je regagne la cabine numéro 2 en attendant que les clichés soient examinés par le médecin. J'ai chaud, je réalise que je suis en sueur, mon cœur se soulève et je suis au bord de la nausée... Voilà, l'infirmière m'emmène vers le médecin et j'ai cette image fugace de la condamnée menée devant l'échafaud face au bourreau ! Les résultats sont négatifs ! Immédiatement, une onde de soulagement me traverse. À cet instant précis, j'ai une conscience aiguë de la fragilité de l'existence. Cela ne dure pas et la vie reprend aussitôt sa place. En sortant, le vent fouette mon visage, je respire à fond et je me replonge dans le monde en marche.

Anne-Marie

# Paris XVI<sup>e</sup>

Premiers blanchiments de l'aube... Le poing fermé, il se dirigea vers le couloir sombre, glissant lentement sur son pas lourd et affaibli. Malgré son jeune âge, il se sentait déjà vieux et épuisé. Les murs étaient blafards et suintaient la vieille humidité engourdie, celle qui s'est incrustée depuis des années et a fini par user la pierre de sa transpiration acide. Une torche brunâtre lancinait misérablement à la lisière d'un plafond décharné, clignotant sous le souffle de sa lueur fantomatique.

Il avança péniblement jusqu'à une énorme porte métallique et s'arrêta, le cœur battant. Toute la nuit, une tenaille de plomb lui avait broyé le ventre et le réveil n'avait rien arrangé. Aurait-il l'audace de soulever le loquet de ferraille permettant de passer de l'autre côté ? Il ne put s'empêcher de savourer cet instant fragile où son choix n'était pas encore déterminé, chimère divaguant dans les limbes inconnues de l'angoisse, où les pulsations d'un autre possible pouvaient encore inverser le cours de son histoire et celle de l'Histoire avec un grand H, bien masculin.

Il n'avait pas dit son dernier mot. À tout désespoir utile subsiste toujours sa solution extrême. Il se surprit à loucher sur son cou et sursauta. Sa peau était tendue, dure et glacée comme un marbre impatient. Au même instant, il entendit un cliquetis derrière lui et dans un ultime geste de défense, se boucha les oreilles.

C'était ça le bruit de la fin ? Il regarda ses bras nus ; ceux-ci ne laissaient encore présager aucune cyanose. Il vivait encore.

Il ferma les yeux et accentua la pression de son poing gauche contre son flanc amaigri...

- Ouvrez la porte, Majesté, hurla une voix caverneuse dans son dos.

Alors, il se remémora cette phrase qui avait tourné en boucle toute la nuit dans sa tête : "Il n'y a pas de destin, il n'y a que des choix ". Les yeux fiévreux, il desserra lentement sa main engourdie. Tapi à l'intérieur de sa paume, un énorme clou acéré luisait tel le regard vorace d'un rat prêt à mordre. Pourtant, il le caressa doucement comme pour l'appivoiser et soudain, dans un éclair, sa main le saisit prestement et l'enfonça de toutes ses forces dans la peau livide de son cou.

Les premières gouttes de sang bleu jaillirent sur sa chemise blanche en même temps que celles du soleil rougeoyaient sur la ligne d'horizon.

Avant de s'écrouler brutalement sur le sol, il laissa échapper un dernier murmure proche du râle, extirpé de son esprit rauque cependant encore lucide : " Marie-Antoinette, toi seule resteras dans l'histoire du Peuple. Mais moi, Louis, le XVI ème, je serai le seul et unique roi suicidé de l'histoire ! "

Derrière la porte de métal, un éclat mêlé de surprise, de soulagement et de déception filtra derrière les trous d'une grande cagoule noire. Le bourreau attendait, impassible et silencieux.

Catherine